

pendant le trajet ?

—Absolument rien. Il m'a parlé très peu ; il avait l'air soucieux, préoccupé ; et il ne m'a dit que des choses insignifiantes. Naturellement, ce n'était pas à moi de l'interroger.

—Oh non !

Nanette s'en alla se coucher fort intriguée, et ce ne fut que bien longtemps après qu'elle put fermer l'œil.

V

Dès le lendemain matin, alors que les engagés étaient partis aux champs, que Nanette et M. Leblanc étaient seuls à la maison, celui-ci entama la conversation sur son voyage de la veille.

—Comme vous le voyez, ma bonne Nanette, je ne parais pas gai. C'est qu'il vient de m'arriver un bien triste malheur.

—Un malheur ! s'écria Nanette, qui sursauta légèrement.

—Oui, un malheur ; je suis ruiné ; complètement ruiné.

—Ruiné ! Dieu du ciel ! est-ce possible ? Vous voulez plaisanter.

—Non, Nanette, on ne plaisante pas avec ces choses-là. C'est l'exacte vérité.

Et il lui fit le récit de toutes ses transactions avec M. Altier, et leur résultat final.

Nanette semblait anéantie. Elle n'avait jamais rêvé un malheur de cette nature ; dans toutes ses suppositions, c'était la dernière chose à laquelle elle eût pu penser. La fortune de M. Leblanc lui paraissait solide, il ne lui venait pas à l'idée que quelqu'un pût lui ravir ces vastes champs étendus au soleil. Elle était là, bouche béante, ne sachant que dire. Elle prit son mouchoir et s'essuya les yeux.

Il est inutile de vous lamenter, ma chère Nanette ; ce qui est fait est fait ; le malheur est irrémédiable.

—Vous paraissez vous résigner assez facilement ; cela fait honneur à votre philosophie, mais enfin que prétendez-vous faire ? avez-vous décidé ce que vous allez faire ? Y avez-vous réfléchi ?